

# Annick Bousba, militante de l'humain

Toute petite déjà, Annick a compris que sa vie serait guidée par son lien aux autres, à l'Autre avec un grand A. « Je me suis beaucoup construite en révolte, je trouve inadmissible que les gens n'aient pas tous droit aux mêmes choses », lance cette admiratrice de la Déclaration des droits de l'homme. « On devrait tous être égaux. »

Dans son Marseille natal, la future directrice de la Maison des jeunes et de la culture (MJC) Desnos sait que son avenir aura les couleurs d'un monde multiethnique et multiculturel. En grandissant, à Perpignan, la sensation se fait urgence. « J'avais une idée en tête, à 13/14 ans : partir faire de l'humanitaire en Afrique. » Cinq ans plus tard, ce sera chose faite. À la tête d'un orphelinat au Tchad, en pleine brousse, elle vivra deux années « extra : l'expérience de ma vie ». Une véritable claque personnelle, apothéose d'un parcours déjà singulier...

« J'ai débarqué à Grenoble à 17 ans, fin septembre 1985. Je ne voulais plus du lycée, et j'avais trouvé un institut protestant qui préparait aux ONG. Je travaillais à l'Auberge de jeunesse d'Échirolles, en parallèle. » Déjà, cette soif d'expériences, de rencontres, de partage, qui marquera toute la carrière, et plus encore la vie, d'Annick Bousba.

Après le coup d'État au Tchad, c'est le retour en France, fin 1990. Avec autant de souvenirs que de tourments : « J'avais un grand questionnement sur la posture humanitaire du "blanc", je n'avais pas envie de cette toute-puissance. Je rémettais tout en question, et je ne savais pas

me taire... »

Très vite, Annick va réaliser qu'en France, « il y a autant à faire » qu'en Afrique. Mais son parcours sera chaotique, avec une année noire. « Je n'avais aucun diplôme, je travaillais au black la journée pour payer l'hôtel : oui, j'étais à la rue. » Et surtout, en dépression : « Après deux ans d'humanitaire, à donner aux autres, on revient, c'est la crise, et on vous dit "Vous êtes inutile". Je n'ai pas trouvé de sens à ce que je faisais, le rythme de vie, l'indifférence m'in-supportaient. »

Douloureux passage, cruel rite initiatique, qui s'achèvera avec une embauche en contrat aidé au lycée Champollion. Le début de la nouvelle vie d'Annick Bousba (lire ci-dessous), une « animatrice avec une fonction de directrice » pas comme les autres !

Isabelle CALENDRE



Annick Bousba devant le graffiti qui décore le volet de la MJC Desnos, à la Ville-Neuve. « Il faut se demander pourquoi on fait ce métier. On est d'abord là parce que d'autres sont dans le besoin ».

## Une vie pour apprendre

Annick n'a pas passé son bac. Trop de choses à vivre. Mais son parcours professionnel a été marqué par le souci d'en savoir toujours plus, pour mieux comprendre les autres.

« À Champollion, j'avais un CES d'animatrice périscolaire. J'avais lu que j'avais droit à une formation : j'ai commencé un Bafa, on m'a conseillé un Beatep (Brevet d'état d'animateur technicien en éducation populaire). J'ai obtenu un financement en insistant auprès de l'ANPE ». Dix-huit mois de formation en centre de loisirs à Saint-Martin-d'Hères lui suffiront : « J'ai vraiment appris le métier d'animatrice, et j'ai su que c'était ce que je voulais faire. J'avais découvert des gens avec de telles valeurs humaines que je voulais transmettre ça. » Dix années suivront à la MJC Rolland (SMH), avec diplôme du Defa en parallèle, puis cinq années comme directrice de la Maison de l'enfance Bachelard, à Grenoble.

En 2010, enfin, Annick entre à la MJC Desnos d'Échirolles. Elle y est toujours. Durant les presque huit années qui suivent, elle aura repris des études (Master 2 à Sciences Po), continué le chant gospel (groupe One more voice), et surtout, lancé des dizaines et des dizaines de projets. « Tout est possible, j'en suis l'exemple même. Il y a tellement de positif dans les quartiers : il faut le montrer, valoriser ça ! »

## Des combats... des douleurs



Annick espère, « un jour, avoir été le bâton de résilience de quelqu'un ».

Elle ne transige pas : « Je fais ce métier car je crois en des valeurs. Si la manière de faire m'en éloigne, je m'en vais. Je n'ai pas peur de ne plus avoir à manger, j'ai connu ça... »

À Desnos, Annick Bousba

a vécu de très belles aventures, et un moment indicible. « La mort de Kévin et Sofiane, en 2012. C'est moi qui ai dû l'annoncer à mes équipes. On se disait : "C'est quoi notre métier ?". On a ouvert la MJC 24h/24 ces jours-là, la marche blanche est partie d'ici. C'était incroyable : il y avait peu de mots, mais tant de soutien. Tout le monde se disait que c'était important. » Depuis, Annick combat les fausses images liées aux quartiers : « Je sais les difficultés, la violence. Mais c'est une minorité. Or on oublie tout ce qu'il y a de bien, la solidarité, les talents, l'enthousiasme. Il y a tellement de positif, d'humain... »